

les cahiers

du pays

de baud

**centre culturel
du pays de baud**

bulletin n°5 *Essai d'études sur les Communes
du Pays de Baud. (Éthymologie - topographie...)* 1^{ère} TRIMESTRE 1971

CENTRE CULTUREL
du PAYS DE BAUD

BAUD, le Novembre 1971

Madame,
Monsieur,

Vous connaissez sans doute le "Pays de Baud", vous l'aimez certainement.

Alors comme nous, vous souhaitez sa prospérité et par dessus tout vous voulez en faire un pays où il fait bon vivre.

Nous avons pensé unir les bonnes volontés, les fidèles, les optimistes dans une association sans but lucratif qu'on appellera "LES AMIS DU PAYS DE BAUD", et dont le siège sera provisoirement chez moi à la Madeleine.

Il nous faut des idées, des moyens et surtout des hommes pour soutenir l'action du syndicat d'Initiative, du centre culturel, du comité d'expansion.

Indépendant de toute idéologie partisane, nous rechercherons le bien public, et cette association doit mobiliser les imaginations, susciter des initiatives, informer, défendre.

J'espère que vous voudrez bien répondre à cette invitation

Je compte sur vous.

Merci.

Monsieur H. MAHO
"La Madeleine"

BAUD

Vous avez des parents, des amis, hors du Pays de Baud, susceptibles de faire partie de cette association, donnez-nous leurs adresses ou écrivez leur en donnant le maximum d'explication sur l'action entreprise pour la mise en valeur de ce centre Morbihan par nos deux sociétés.

Madame,
Monsieur,

Nous avons été heureux de vous servir l'essai gratuit des "Cahiers du Pays de Baud" organe du Centre Culturel du Pays de Baud.

Vous avez certainement pu, à cette occasion, vous faire une opinion personnelle de notre documentation et de l'importance que nous attachons au côté "application pratique" de chaque fait du passé et du présent pour préparer l'avenir du Centre Morbihan.

Sur un laps de temps aussi réduit vous n'avez eu qu'un aperçu des initiatives du Centre Culturel.

Celles de vos relations qui nous connaissent vous diront mieux que nous ce que représentent pour elles notre revue et notre action, ne serait-ce que sur le plan "connaissance du terroir". Elles vous diront également que seule "Les Cahiers du Pays de Baud" peut vous apporter un service aussi complet pour une adhésion au Centre Culturel.

Nous aimerions vous compter parmi nous.

En nous faisant parvenir sans tarder votre adhésion, votre abonnement suivra, sans interruption, notre service gracieux. Vous faciliterez grandement notre tâche en nous répondant rapidement.

Nous vous en remercions.

Nota - Les Cahiers du Pays de Baud - bulletin trimestriel, en supplément un numéro spécial.

Année 1972

- N°6 - Complaintes et Légendes du Pays de Baud
- N°7 - La Vénus de Quinipily (25 pages environ)
- N°8 - Spécial : Les voies romaines dans la région Pontivyenne -
Les météorites en Bretagne.
- N°9 - Chants et Chants dansés du Pays de Baud
- N°10- Etude économique commune par commune (en 1836 - 1897 - avant et après le remembrement)

- CENTRE CULTUREL DU PAYS DE BAUD -

"Un centre Culturel doit être mouvant, évolutif, créateur. En perpétuel devenir, donc toujours ouvert. Il ne doit pas être figé le jour de création."

H.M.

RAPPORT D'ACTIVITE - Le Centre Culturel du Pays de Baud a été créé au début d'octobre 1969 par la volonté de quelques membres du Syndicat d'Initiative d'organiser un cycle de conférences mensuelle durant l'hiver.

Par la publicité, les comptes rendus, et, la venue d'auditeurs de communes fort éloignées, ces conférences ont attiré le regard sur le "PAYS DE BAUD" et ont servi d'exemple à d'autres sociétés.

Les Conférences ont fait plusieurs fois "salle comble", la moyenne d'assistance se situe de 100 à 120 auditeurs avec un minimum de 50 et un maximum de 320 personnes lors de la conférence de Mr. PHILIPPONEAU. Baud étant le premier chef-lieu de canton rural à recevoir ce professeur d'Histoire et de Géographie à la Faculté de Rennes.

Le but du Centre Culturel est d'apporter un moyen d'information autre que la presse et les moyens audio-visuels. Tout en conservant la neutralité politique et religieuse le Centre Culturel essaie de "coller" le plus possible à l'actualité et de sensibiliser l'opinion publique du Centre du Morbihan sur les problèmes la concernant.

La recherche des conférenciers, la publicité, les convocations, les comptes-rendus, l'organisation matérielle des conférences exigent un gros effort de travail et de finance se reposant souvent sur le Président et le Secrétaire.

RAPPORT FINANCIER -

Les quatre premiers numéros du Cahier du Pays de BAUD ont été distribués gratuitement, et, aucune participation n'a été demandée aux auditeurs assistant à nos conférences.

Après la découverte des monuments mégalithiques par le Président, le Centre a organisé certaines visites avec les élèves du C.E.G. de BAUD, de l'école publique de St-Rivalain, de M. Le Sous-Préfet de Pontivy, de la Société des Clercs de Notaires du Morbihan, des Scouts de Lorient, de diverses associations de jeunes.

Sont également prévus la création d'un musée et d'une bibliothèque.

La situation de caisse du Centre a toujours été des plus simples puisque jusqu'à ce jour tout a été fait bénévolement.

SUGGESTIONS ET PROPOSITIONS :

- Composition d'un bureau plus structuré
- Indépendance du Centre Culturel vis à vis du Syndicat d'Initiative par création d'une société et dépôts de statuts.
- Prise de contact avec les Foyers Socio-Culturel des environs :
PLUVIGNER - BIEUZY-LES-EAUX - PONTIVY - LANGUIDIC etc...
- Recherche d'un local permettant d'organiser des activités culturelles de jeunes et adultes.

CONFERENCES DU CENTRE CULTUREL DU PAYS DE BAUD

CYCLE 1969 - 1970

- 14 OCTOBRE 1969 M. JAFFRE - Rédacteur à La Liberté du Morbihan : Histoire générale du Pays de Baud et essai d'éthymologie des noms de villages des environs.
- 11 DECEMBRE 1969 M. CORGNE - Professeur Honoraire à Pontivy : Etat d'esprit de la population à la veille de la Révolution Française.
- 27 janvier 1970 M. LE GUEN - Professeur à Josselin : La Préhistoire. Exposition d'outillages de l'âge de pierre. Projection de vues sur des chantiers de fouilles. (l'après-midi : exposition pour tous les scolaires - salle Le Pallec)
- 26 FEVRIER 1970 M. CORGNE : Cahier de doléances des paroisses environnantes avant la convocation des états généraux. (distribution des cahiers de doléance grâce à M. GRANGEOT)
- AVRIL 1970 M. CORGNE : La Chouannerie dans la région
- MAI 1970 M. CORGNE : La Révolution Française - Le Nouveau Régime
M. LE GUEN : La Préhistoire

CYCLE 1970 - 1971

- 30 OCTOBRE 1970 M. MARKALE - Ecrivain celtisant : La forêt bretonne BROCELIANDE
- 25 NOVEMBRE 1970 M. MONIMART - Chef de service à la Chambre de Commerce : Etude Economique sur le Pays de Baud. (Cette conférence a paru dans le N°1 des Cahiers)
M. MERCIER - Artisan et fabricant d'art de bronze à MOHON : Projection sur une école de formation d'artisan en objet d'art. (Mr. Mercier a exposé au local du S.I. en juillet-août 71, des bronzes d'art.)
- 22 JANVIER 1971 M. PHILIPONNEAU - Professeur d'Histoire et Géographie : Livre : "DEBOUT BRETAGNE" . (Cette conférence réunit 320 auditeurs).

CYCLE 1971 - 1972

- 29 SEPTEMBRE 1971 Mrs. PIERRE - MERRIEN - BONNIN et Madame BORDE : Les conséquences de la pollution des rivières, la protection du Blavet et de ses affluents, de l'environnement de la nature.
- 27 OCTOBRE 1971 Madame LE LU - Irlandaise d'origine : " Le problème Irlandais"
- 15 DECEMBRE 1971 M. PLESSE ET CHRISTIEN du CIDECOB : Action actuelle et perspectives de travail futur du CIDECOB - Livre vert du Centre Bretagne- des problèmes généraux et du rôle d'un comité d'expansion.

- Je m'inscris au Centre Culturel du Pays de Baud comme membre étudiant (10 frs) - actif (15 frs.) - bienfaiteur (30 frs. et plus)

Ma cotisation vous parviendra par chèque bancaire au Crédit Mutuel de l'Ouest
2, place du Marché - 56 - Baud - compte Centre Culturel du Pays de Baud

- Je vous envoie mon adhésion

- Je vous aiderais volontiers par du travail bénévole :

- Je m'intéresse surtout à

- Je n'ai aucune compétence précise mais beaucoup de bonne volonté et un peu de temps

- J'ai quelques conférences en

- Je ferais volontiers partie d'une équipe de

- J'ai dès aujourd'hui une suggestion à vous faire

Mon adresse est :

- j'y vis habituellement

J'y viens du au

et du au

chaque année

- J'y suis cette année seulement, mais ce que vous faites m'intéresse parce que

- Je vous rédigerai des articles

- J'aiderai à la rédaction des Cahiers du Pays de Baud

- Je vous envoie aussi l'adhésion de M

dont la cotisation sera jointe à la mienne.

-- Voici des noms et adresses de personnes susceptibles d'être intéressées par le Centre Culturel du Pays de Baud

L'adhésion donne droit aux entrées gratuites des conférences et à l'abonnement des "Cahiers du Pays de Baud".

N.B. Rayez les mentions inutiles

Et veillez à ce que votre virement postal soit bien rédigé : trop souvent des virements nous reviennent.

NOVEMBRE 1971

ENQUETE DU
CENTRE CULTUREL DU PAYS DE BAUD

Tél. 25-14-54

QUESTIONNAIRE

BIBLIOTHEQUE	<u>Collections</u> :	CUISINE	<u>REVUE</u> :
TELEVISION	PIERRES	PATISSERIE	...
CINEMA	TIMBRES	PECHE	<u>Conférences</u> :
THEATRE AMATEUR	MONNAIES	CHASSE	<u>sujets</u> :
PHOTOGRAPHIE	PAPILLONS	<u>Cours de</u>	VOYAGES
CAMPING	CARTES POSTALES	BRETON	METIERS
VOYAGES	<u>Jeux</u> :	<u>Langues étran-</u>	ARTS
ARCHEOLOGIE	CARTES	<u>gères</u> :	MORALE
<u>Sports</u> :	ECHECS	ANGLAIS	...
NATATION	DAMES	ALLEMAND	<u>Réunion</u> :pour
JUDO	CHANT	ESPAGNOL	CAUSER
EQUITATION	MUSIQUE		JOUER
GYMNASTIQUE	quel instrument?	<u>Réparations</u>	S'INSTRUIRE
DANSES FOLKLORE	...	de	S'ENNUYER
<u>Bricolage</u> :	DESSIN	VIEILLES VOI-	SE DETENDRE
MODELE REDUIT	MODELAGE	TURES!	S'ENTRAIDER
REPARATION	SCULPTURE	VELOS	La Littérature
BOIS	VANNERIE	MOTOS	Bretonne
METAL	TERRE CUITE	<u>Journaux</u> :	La langue Bre-
PLASTIQUE	COUTURE	lesquels :	tonne
	TRICOT	...	Histoire et
			Géographie
			a) locale
			b) de Bretagne

Vos suggestions, (et critiques éventuellement) :

Adresser la correspondance à Monsieur Joseph LE TUTOUR - Secrétaire du Centre
Cultuel du Pays de Baud
2, Place du Marché - 56 - BAUD

Questionnaire rempli par :

Monsieur, Madame, Mademoiselle (rayer la mention inutile)

NOM :

PRENOM :

AGE :

DOMICILE : au Bourg

ou village de :

PROFESSION :

A nous retourner après l'avoir lu attentivement et répondu en mettant
une croix dans les cases qui vous plaisent, activités qui vous intéressent.
Ce questionnaire a une grosse importance pour mettre en place les
différentes activités dès qu'une salle sera à notre disposition.

BAUD

BAUD, gros chef-lieu de canton retient l'attention par sa position en plein centre du Morbihan qui lui confère une importance naturelle.

Il a de plus l'avantage de "gouverner" une région active, et riche en vestiges et souvenirs d'histoire ou de préhistoire, qu'une équipe d'hommes bien inspirés s'appliquent actuellement à mettre en valeur.

La position de BAUD fait tout de suite penser à un carrefour. Il se trouve que le vocable breton qui implique précisément cette idée de concentration, de rassemblement, est BOD. On le trouve ainsi écrit depuis très longtemps. Il a aujourd'hui sens de petit bois ou bosquet, de touffe, et il a produit BODAD ou BODADEG pour dire une réunion, une assemblée. On dira d'ailleurs aussi un "BODAD" pour le petit rassemblement de pommes de terre au pied d'une tige.

En outre, si l'on se réfère aux temps les plus anciens, on rencontre BOTH en gaëlique d'Irlande pour désigner une cabane; BOD en gallois pour dire une résidence. Et les spécialistes y voient le cousin du verbe BOUT qui signifie "être, exister". De plus, il y a encore légion de lieux-dits BOD associés à des mots qui en précisent le sens "BOD-LANN" (bosquet de lande), BOD-LORE, touffe de laurier, etc...

Mais pourquoi écrit-on BAUD?

Cette écriture se trouve confirmée par les formes anciennes : BAUT parochia (en 1259, Abbaye de Lanvaux) BAUT BURGUS (1282, archives des Rohan), puis BAULT en 1322 aux mêmes archives. Il se trouve de plus que la prononciation locale est "BAOD", alors qu'elle est BOD pour les lieux-dits ainsi désignés dans les mêmes parages.

Il y a sans doute une raison qui a déterminé la même différence dans le cas de BAUD en Bourbriac dans les Côtes-du-Nord où l'on rencontre aussi des lieux-dits LA BAUDE à HILLION, près de Saint-Brieuc, LES BAUDES, à TRAMAIN près de Jugon; encore BAUD à PLELAN-LE-GRAND en Ile-et-Vilaine, sans oublier la "plaine de BAUD" où s'est bâtie la gare de Rennes. Et l'on rencontre en Haute-Bretagne des dérivés "La Baudière", les "Baudais", etc...

On peut s'interroger là-dessus. Les uns ont cherché l'explication dans l'allemand BALT, ou dans le latin "VALLETUM", ou ailleurs.

Ajoutons au dossier les noms de plusieurs familles nobles dites BAUD ou BAULT dont l'une est originaire du Maine.

Peut-être finalement il y a lieu d'y reconnaître un héritage gaulois, qui, avec une nuance demeurée perceptible dans la prononciation, rejoint le "BOD" des autres groupements celtiques. Car, on ne voit pas d'autres explications logiques, à moins de verser dans la fantaisie; celle par exemple qui ferait admettre le vieux français BAUD, provenant de l'Occitan avec sens de "joyeux, lascif", ou le vieil allemand BALD qui signifie "audacieux". Dans le même décor fantaisiste on pourrait situer le breton "BAOT" qui signifie "voûte", et qui s'est appliqué à "tortue" en raison de sa ronde carapace. On ne voit pas le rapport...

(Texte de Pierre MADEC dans "La Liberté du Morbihan")

BAUD ET SON ETYMOLOGIE

La conférence de M. Jaffré sur les origines de Baud et de sa région nous a valu une correspondance du Pas-de-Calais, de la Gironde, d'Ile-et-Vilaine, de Mexico, ainsi que de nombreuses demandes sur l'étymologie de Baud.

Nous vous livrons ci-dessous les documents reçus en indiquant leurs origines et sans en faire une synthèse.

-Texte de M. Le Gallic, curé-doyen de Baud :

"M. de Kerviler croit que Baud est synonyme de Vaillant, dérivé de Validus. C'est simplement plausible. En réalité il vient du germanique Balt, nom laissé par les normands dans le pays. J'ai fait des recherches. J'entends, pour publier, les circonstances".

- D'une lettre du chanoine Le Bras :

"Bald : Walafirdie Strabon dit que Bald signifiait hardi en ancien allemand (Dictur Erbaldu, verso sermone, vir audax). Ce mot n'était pas particulier aux anciens Allemands, c'était un terme celto-scythe, qui était usité dans toute l'Europe. Baud, qui est le même que Bald, signifie puissant, hardi en breton. Bald, en écossais, hardi, Bald en ancien saxon, Bold en anglais, hardi; Baud en vieux français, hardi; Balta en ancien gothique, hardi (Baltha, id est audax) dit Jornandes; Bald, Beald en ancien saxon, hardi; Baldo, Paldo en theuton, hardi; Baldi, Beldi en Theuton, hardiesse, confiance; Bald, Balduren theuton, puissant; Balldr en theuton, hardi, se fiant en ses forces, puissant; Balder, Baldur, Baal, Bel, Valde, Valder, homme puissant en ancien suédois, selon Rudbeck; Valdan, dominer en gothique; Wealdan en ancien saxon; Welden en flamand; Wadda, pouvoir en islandais; Baldo en italien, hardi; Bout en flamand, avec confiance, avec hardiesse. De Bald est venu le nom propre Balduinus, Baudouin. De Bald ou Pald est venu le nom de Paladin, brave et hardi chevalier. De Bald ou Vald est venu Valde, latin et Validus.

"Baud, puissant. Ce mot est aussi le même que Bod, Baud, et par conséquent il signifie élévation, élevé, grand, haut; il est encore le même que Bald; et par conséquent il signifie hardi, courageux. Voyez Baud. Baudement en vieux français, d'un air fier, d'un air fanfaron, bravement, gaiement. Baud, Baude, Baulde, fier, hautain dans la même langue, fort, robuste; Rhi, particule augmentative; Esbaudy, en la même langue, encouragé, rendu beau; Baudir en notre langue, exciter les chiens à la chasse, exciter, encourager un faucon au combat; Bauds, espèces de chiens de chasse excellents; Vauderoute en notre langue, grande déroute; Vaud, Vald sont les mêmes que Baud et Bald; de là Valde et Validus latins. Par le changement facile de l'ua en n, on a dit en vieux français Bandement, hardiment; Ebandise, hardiesse; Bao, hardi en tonquinois; Bau en arabe, être glorieux, vain superbe; Bho dans la même langue, être beau, bien paré; Batyr dans la même langue, pétulant, insolent; Boetel dans la même langue, héros, homme fort et courageux; Cabod ou Chod en hébreu et en chaldéen, honoré, plein de gloire; Cabad ou Chad en arabe, être puissant, être élevé; de Baud ou Bod, Pod, Pot, est venu Potens latin.

Baoud, Baout, Baud, Boud; au pluriel Meud, Meudred, Meuder, mouton, par le changement réciproque de l'm et du b.

"D'après les "Mémoires sur la langue celtique", tome second, contenant la première partie du dictionnaire celtique, par M. Bullet, professeur royal de théologie et doyen de l'Université de Besançon, des Académies de Besançon, de Lyon, associé de l'Académie Royale des inscriptions et belles lettres.
(+ Ribaud)

L'étymologie de Baud selon Job Jaffre :

"Léon Fleuriot dans son dictionnaire des gloses en vieux breton (1964) complétant le dictionnaire breton de Joseph Loth, dit à propos de Bôt : résidence, habitation, en rappelant que le breton moderne Bod a pris le sens de abri. (On peut y ajouter le sens de "touffe", bosquet" et par extension, celui de réunion, assemblée : Bodag).

"M. Fleuriot signale Bodin dans le sens de troupe armée. Il évoque en référence le vieil irlandais Both, cabane, le gallois Bod, résidence qu'il rapproche du lithuanien Butas, maison, et du vieux breton Bout : être, il n'a relevé aucune forme vieux breton en Baut, Baud, Bault...

"Note personnelle : il n'y aurait évidemment pas d'inconvénient à accepter pour Baud, le sens de "Résidence". Cependant, il reste un doute du fait de la prononciation locale : Baud et des formes anciennes données comme Bault alors que dans le voisinage il y a des Bot ou Bod que l'on ne détache pas toujours en "Ao".

"On peut alors envisager une origine latine de la période Gallo-Romaine. On a suggéré : Vallétum, mais en breton le V ne saurait donner B. On peut établir une certaine relation avec d'anciens "Pallotum" qui, par contractions a pu donner Pault, puis, par mutation Baud, mais ceci est très sujet à caution".

Dans un très vieil ouvrage on désignait le seigneur de Baud : K ag er Baut. Dans la région nous trouvons Guer-Vaud en Pluméliau, et Lann-Vaud en Guénin et Baud.

Nous conseillons également à nos lecteurs de rechercher dans le Larousse Universel, page 172, le mot Baud et suite.

Le S.I. du Pays de Baud et M.Maho, son président, seraient heureux de connaître le point de vue des lecteurs.

BIEUZY - LES - EAUX

Bieuzy-Les-Eaux, dans le canton de Baud, occupe sur la rive droite du Blavet une position escarpée que les Romains considérèrent de premier ordre en y disposant sur la crête de Castennec, un fort important, autour de laquelle le fleuve décrit un méandre en fer à cheval. Saint Gildas et son disciple saint Bieuzy, dont de très beaux vitraux évoquent le martyre à l'église paroissiale, y eurent une retraite sous un chaos de rochers au bord de l'eau. Puis vinrent les Templiers et les Chevaliers de Malte dont les souvenirs nous sont conservés par les chapelles de la Trinité et de la Vraie Croix.

Voici donc un des sites morbihannais les plus chargés d'histoire et qui offre aussi, ce qui ne gêne rien, des aspects grandioses et romantiques parmi les plus impressionnants de Bretagne.

Les formes anciennes connues sont : SANCTUS BILCI parrochia villa et fons (1125, Cartulaire de Redon), BEUZY 1288 Dom Morice), BEUZI encore au XV^e siècle dans les documents ayant trait aux montres et réformations, BUZY en 1536.

Les bretonnants prononcent BIHUI, le Z initial se fondant au cours des âges, comme on l'a démontré souvent.

(Texte de Pierre Madec dans "La Liberté du Morbihan")

Les uns ont voulu décomposer le vocable pour y trouver un BEISIS, le tombeau d'Isis, en se référant à la fameuse statue au vague profil égyptien que les soldats "maures" de l'occupation romaine plantèrent sur le sommet de Costemec et qui fut transférée, à la fin du XVII^e siècle, près de Baud où elle est devenue la Vénus de Quinipily.

Mais pourquoi aurait-on dit "tombeau" à propos d'une statue qui n'était nullement couchée?

D'autres, en se référant à BEUZI, voient dans le vocable un dérivé de BEUZ, buis. On sait que les Romains garnissaient leurs retranchements de véritables remparts de buis. Au fait, il n'est pas interdit de penser que le disciple de saint Gildas vivant en ces lieux, ait été désigné d'après cela, le nom évoluant par la suite suivant des règles bien connues.

De toute manière, la tradition du martyre de saint Bieuzy est assez solide pour que l'on ne se perde pas en d'autres considérations, et elle a eu des échos, comme on va le voir, en des lieux où il ne saurait être question d'une "tombe d'Isis".

BIEUZY - LANVAUX

A l'orée de la forêt de Lanvaux, un autre lieu-dit Bieuzy, aujourd'hui section de Pluvigner, est devenu paroisse sous le vocable du disciple de saint Gildas. On dit Bieuzy-Lanvaux pour distinguer de la commune du canton de Baud qu'on appelle Bieuzy-les-Eaux parce qu'elle est baignée par le Blavet.

Les formes anciennes nous donnent comme pour le précédent BEUZY (1437 archives de l'Abbaye de Lanvaux) BIZUY en 1480 puis "Bourg trivial de BIHUI" au XVII^e et XVIII^e siècles. La tradition veut que saint Bieuzy ait trouvé un refuge ici avant d'aller rejoindre son maître au monastère de Rhuy et de mourir à ses pieds.

LANN- BIHOUEE

Nous ne trouvons pas de tradition identique à Ploemeur et l'on peut se demander comment le culte de saint Bieuzy s'y est implanté. Il est vrai que cette immense paroisse (immense à ses débuts) s'est vouée à un grand nombre de saints. Il y eut une chapelle Saint-Bieuzy qui a disparu, laissant son nom à un village situé entre le chef-lieu et la côte.

Mais il y eut aussi un monastère, LANN-BIHOUEE, là-même où l'on a établi une base aéro-navale. Le monastère disparut, laissant toutefois une chapelle qui se situait au nord du terrain, dans un secteur qui dépend maintenant de Quéven. Elle fut même plus qu'une chapelle car les textes anciens nous parlent de la paroisse de BIHOUE (BEVOY écrivait-on au XIV^e siècle). Ce fut même le premier siège de la paroisse de Quéven. On sait qu'en dernier lieu, elle ne se trouvait plus sous le vocable de saint Bieuzy mais sous celui de saint Philippe et de saint Jacques... Il n'en reste que le souvenir, conservé dans un village du nom de Bihoué.

(Textes de Pierre Médec dans "La Liberté du Morbihan")

CAMORS

Camors aux confins de la belle forêt qui lui doit son nom et qui en plus de ses beautés naturelles recèle de curieux vestiges du passé, offre aux chercheurs plus d'un sujet d'étude passionnant.

On rencontre ici un solide héritage des temps mégalithiques, des témoignages d'une forte occupation romaine, des souvenirs tangibles, encore qu'ils soient auréolés de légendes, intéressant les débuts de l'implantation bretonne, puis des traces encore évidentes de la domination des Templiers, auxquels succéderont les Chevaliers de Malte.

Le nom de Camors a intrigué longtemps. On s'est interrogé longtemps sur les formes anciennes : KEMORZ en 1228 (Archives des Rohan), CAMORZ en 1387 (chapitre de Vannes), KERMORZ en 1439 (Abbaye de Lanvaux), CAMOREZ, CAMORZ, et enfin CAMORS à l'occasion des montres et des réformation des XIV et XV^e siècles.

Assez longtemps, on a voulu voir dans le "MORZ" une allusion aux sangliers de la forêt (MOC'H = cochons). Puis la vérité s'est faite. Nous avons eu ici un camp des MORIES, c'est-à-dire de ces soldats originaires de l'Afrique du Nord auxquels les Césars ont confié pendant un temps la garde de ces lieux.

Signalons dans le voisinage un PORZ-MORO (en La Chapelle-Neuve) au bord de la voie romaine dite de Gornevec qui traverse la forêt. Rappelons aussi que l'on attribue généralement à ces soldats d'Afrique la curieuse statue à profil d'Isis, que l'on a voulu appeler la Vénus de Quinipily.

NOTES HISTORIQUES SUR CAMORS

La paroisse de Camors dépendait avant la Révolution du Vannetais, elle appartient aujourd'hui au département du Morbihan. Il est possible que cette localité se soit déplacée au cours des âges, la carte de l'I.G.N. indique en effet à 4 kilomètres au sud-sud-est du clocher, un hameau nommé "Coz-Camors", le Vieux Camors en breton, qui pourrait bien être l'emplacement primitif de la bourgade.

Une légende locale fait dériver le nom de Camors de celui de Comorre, conte breton du VI^e siècle, dans lequel certains voient le modèle de Barbe-Bleue, ce qui n'est pas sans vraisemblance - Comorre en effet, avait dit-on, l'affreuse habitude de tuer ses épouses successives dès qu'elles étaient enceintes - à moins que les deux légendes, celle de Comorre et celle de Barbe-Bleue, ne procèdent l'une et l'autre d'un mythe plus ancien. Il y a dans le pays, lit-on, dans la réimpression du dictionnaire d'Ogée, une vieille tradition qui attribue à St.Gildas la destruction du château de Comorre.

La vie de Saint-Gildas, par Albert Legrand, nous apprend en effet, qu'après le meurtre de Ste.Tréphine, sa dernière épouse, par Cormorre, le saint et le Comte Guerok père de la victime, partirent de compagnie, tirant vers Vannes, mais avant que d'y arriver, Saint-Gildas s'écarta vers le château où demeurait Comorre, lequel avait fait lever les ponts et fermer toutes les portes, se doutant bien que le saint abbé ne manquerait de le venir reprendre de sa cruauté et perfidie. Le saint étant arrivé sur le bord du fossé, commença à crier à la sentinelle et demander entrée, mais le guet avait ordre de ne rien répondre; ce que voyant le saint abbé et qu'il ne gagnait rien, il fit une promenade tout à l'entour du château par dehors sur la contrescarpe des fossés,

puis, les genoux en terre, pria Dieu qu'il lui plut chatier la dureté et l'obstination de ce déloyal. Sa prière achevée, il prit une poignée de poussière, la jeta contre le château, lequel tomba tout à l'instant et blessa grièvement le Comte Comorre, puis Saint-Gildas vint retrouver le Comte Guerok et poursuivirent leur chemin.

Après cette expédition punitive Gildas arriva à Vannes et ressuscita Triphine au grand contentement de son père.

Un tel récit est évidemment légendaire et ne pèse pas lourd, dans la balance de l'histoire. On remarquera qu'Albert Le Grand ne localise pas l'emplacement du château de Comorre, d'autres l'ont fait. A l'extrémité nord-ouest de la forêt de Camors, lit-on dans CAYOR-DEL NDRE, se trouve une langue de terre qui s'avance en saillie dans l'étang du Moulin de la Motte. Sur cette pointe il exista jadis un château-fort dont il apparaît encore quelques faibles vestiges...!... les ruines sont nommées en breton "Porh houet er Saleu" "Cour du bois des Salles"...!...Le nom de la motte, qui est celui de l'étang et du moulin, vient sans doute du voisinage de la motte seigneuriale qui se trouvait sur ce mamelon.

Une tradition fort accréditée dans le pays, veut que ce soit là l'emplacement du château de Comorre...

D'autres vestiges de fortification existent d'ailleurs à Camors, selon le même auteur : Au nord-est du bourg, entre les villages de Kerfraval et de Talieu, est un bois taillis dont l'extrémité nord, étroite et bombée en dos d'âne, s'avance entre deux vallées où coulent deux ruisseaux qui viennent se réunir au pied de cette espèce de promontoire, dans des prairies qui furent autrefois un étang profond, dont la chaussée est encore très reconnaissable...!.. Cette position, fortifiée naturellement, ne pouvait manquer d'être choisie comme un lieu convenable pour s'y retrancher; aussi voit-on sur la crête du mamelon, à 75 mètres de son extrémité, une motte ou base de donjon féodal. Cette motte à la forme d'un cône tronqué, dont la circonférence est de 120 mètres à la base et de 55 mètres au sommet; sa hauteur est de 9 m.43; elle est entourée d'un fossé dont la largeur et la profondeur ne peuvent être exactement appréciées aujourd'hui. Les deux tiers au moins de cette motte appartiennent au sol naturel; le surplus est dû à l'amoncellement...!... Ces ruines portent le nom de "Toural Tal Len" ("Tour près de l'étang")...

La localisation du château de Comorre à Camors est toutefois, selon moi, peu vraisemblable. Comorre d'après le grand historien et juriste breton Marcel Planiol était le comte de Léon. D'autres l'ont dit comte de Poher, Albert Legrand en fait un comte de Cornouaille. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est qu'il ne possédait pas le Vannetais, patrie de l'infortunée Triphine.

Et sans doute y a-t-il lieu de rappeler ici la phrase d'Ernest Renan : Les mythes se multiplient par l'abus des synonymes et des homonymes et par l'étymologie populaire source féconde de fables, même de nos jours.

Le nom de Camors pourrait être rapproché avec plus de vraisemblance à celui des Maures. Il y avait à Vannes à la fin de la domination romaine un Praefectus militum Maurorum, et la présence à Bieuzy, non loin de Camors de soldats maures est attestée par l'inscription d'une borne militaire découverte sur le territoire de cette commune. Certains auteurs attribuent à ces mêmes soldats Maures l'érection de la fameuse statue antique, dite Venus de Quinipily, du nom du château, dans le parc duquel elle a été transportée à la fin du XVIII^e siècle. Cette statue s'élevait avant 1671, au lieu-dit

"La Gourde" en Bieuzy, ou elle était l'objet d'un culte idolâtre de la part des habitants de la région.

Une autre explication cependant est possible que je voudrais exposer ici. Cette explication, comme toutes les hypothèses de ce genre vaut ce qu'elle vaut et le lecteur voudra bien ne la considérer que comme une simple possibilité.

A mon avis, le nom de Camors est à rapprocher de celui des lieux-dits suivants :

Camors Hautes et Basses Pyrénées;
Chamort, Essonne et Cher (une commune de Lignièrès, l'autre commune de Nançay);
Clinchemor et Champs morts, Sarthe.

Cette liste n'est évidemment pas limitative.

Les Camors appartiennent aux pays bretonnant et de langue d'oc, les Chamort, Clinchemor et Champs Morts aux pays de langue d'Oïl. La "ca" latin évoluant en "cha" ou "cho" dans les seconds, on voit qu'un rapprochement entre les uns et les autres n'a rien d'arbitraire.

CAMORS (Morbihan) est attesté "Kamorz" en 1228 et "Kermorz" en 1439, mais l'on trouve "Camorz" en 1387. Les deux premières formes me paraissent dues à l'influence du breton. Je doute que Camors ait rien à voir avec elles.

CHAMORT, commune de Lignièrès (Cher) est attesté "Champ-Mort" en 1458 et 1609.

A mon avis, la forme primitive commune aux uns et aux autres doit être "Campus Mori" et pour Clinchemor "Clinus campus Mori", ce lieu étant situé sur un terrain en pente.

Mais dans ce cas, que signifie MORUS?

Maurus peut représenter le nom latin du murier, il peut s'agir également du nom du premier propriétaire du sol, mais cela pourrait être aussi le nom d'une hypothétique divinité gauloise : morus ou moros.

Le lieu de Clinchemor (Sarthe) où s'élève un château qui fut au XVIII^e siècle la résidence de la romancière Hortense Desjardins, dame de Villedieu, dépend de la paroisse de Saint-Rémy-du-Plain. Cette paroisse a pour patron un saint manceau du VI^e siècle, Rigomer, dont elle portait primitivement le nom, (Villa Sancti Rigomeri de Plano vers 990). Or un épisode de la vie de ce pieux personnage relate qu'il détruisit un sanctuaire païen, le "Mori-fanum" : *Et audiens ipse sanctus, in proximo loco, antiquum fanum esse, quod vocabat populus Morifanum, quod populus penerabatur etc...*

L'emplacement de ce fanum a fait couler beaucoup d'encre et l'on ne peut prétendre que le problème soit absolument résolu. Cependant un érudit du XVIII^e siècle, l'abbé LEBEUF le plaçait à Saint-Rémy-du-Plain et cette opinion a une grande vraisemblance. Le nom de Clinchemor pourrait donc dériver de celui de cette divinité. Près de là s'élevait jadis une chapelle dédiée à Saint Marc, qui fut jusqu'à la Révolution le centre d'un pèlerinage qui se déroulait le jour de la fête du saint, 25 avril, date proche du 1^{er} mai, l'une des quatre grandes fêtes religieuses des Celtes.

Je conclurai donc que les "Campus Mori" représentent peut-être, j'insiste sur le mot peut-être, des lieux dédiés à une divinité gauloise Morus ou Moros, reconnaissant toutefois qu'en dehors de la vie de Saint Rigomer, cette divinité n'est mentionnée nulle part. Campus se trouve en composition avec un nom de divinité dans Chamars (lieu-dit Eure-et-Loire et quartier de Besançon, Doubs) "Campus Martis" mais je n'ai pas trouvé Morus en composition avec Fanua ou Templun (en dehors du Mori-Fanua) ce qui serait l'indice certain d'un culte. (1)

Société Préhistorique Française, pages 202-203 "Monsieur Bahier interroge les philologues sur l'étymologie de Camors, il propose "Campus Mori" et se demande alors si Morus ne serait pas une divinité gauloise; il interroge à leur tour les archéologues sur l'existence ou non de temples à Camors. Jacques André répond qu'à sa connaissance seules une motte féodale et enceinte de terre y ont été signalées - Bibl.chronique de préhistoire et protohistoire morbihannaise par Yves Coppens 1965)

SAINTE - SANE

Appelé aussi Sènan - Sezni - Kièran - Géran - Samedh - Serni - Sheanan est le patron de (Sanonus, Sanus, Sézius) Camors (Kamorh) Saint Géran (Saint Gélun) Cléguérec (Kléguirec) Cléguer (Kligor) dans le diocèse de Vannes et de Plousané, Guisané dans l'ancien diocèse de Léon aujourd'hui diocèse de Quimper. (par Monsieur Lavenot - recteur de Camors)

LA CHAPELLE-NEUVE

Voici un autre "Chapelle" qui n'a pas besoin d'enquête étymologique. Le nom de Chapelle-Neuve est aujourd'hui celui d'une commune du canton de Locminé occupant 2 160 hectares, avec une population d'un peu moins de mille habitants et 91 écarts dont un Locmaria et un Saint-Quidy (équivalent de Kennedy, rappelons-le). Une partie du territoire est occupée par la forêt de Floranges et ses prolongements. On y rencontre des villages aux noms curieux tels que PORH-MORO, le MARH-DU, GOUAH-HUEN, MOTTEN-CREIS, REUN-EN-ARH, BOTERF = BOD-DERV ou BODERU, (d'où le nom de la famille noble et réputée aujourd'hui disparue) etc... évocateurs d'un passé qu'il serait intéressant de fouiller.

La commune a été détachée de Plumelin en 1807. L'émancipation paroissiale le était acquise depuis 1848, autour de la belle église Renaissance, placée sous le vocable N.-D. de la Fosse, et centre de pèlerinage suivi. Il était de tradition particulière d'y conduire les enfants le deuxième dimanche après Pâques, et surtout le 15 août qui est le jour du Pardon. L'eau de la fontaine était réputée bénéfique.

(1) Pierre Bahier dans le journal "Breiz"

ANTIQUITE DE GUENIN

La commune de Guenin présente des particularités qui font penser que son emplacement a toujours été privilégié et que l'occupation des lieux remonte à la plus haute antiquité. En effet, nous possédons des traces de l'époque mégalithique : ce sont les fameux monuments de pierre qui se trouvent sur le Mané-Guen. Il y a eu là, de toute évidence, un lieu de culte datant de 4.000 ou 3.000 ans avant notre ère. La voie romaine d'Angers à Carhaix et l'Aber-Wrach, par Castennec, passe au pied du Mané-Guen. Quand on sait que les voies romaines sont en fait des voies gauloises, pour ne pas dire préhistoriques, et quand on examine la situation des lieux, on peut être certain que le Mané-Guen a toujours eu un rôle militaire et religieux dans toutes les anciennes civilisations qui se sont succédées.

Au point de vue religieux, le fait qu'il y a une chapelle dédiée à Saint Michel au sommet du Mané-Guen prouve l'existence d'un culte solaire préhistorique. Toutes les hauteurs dédiées à Saint Michel, l'Archange brillant, triomphateur du Dragon (puissance des ténèbres) l'ont été auparavant à un dieu solaire, que ce soit le gaulois Belenos (dont le nom signifie "brillant"), que ce soit le romain Mercure (confondu souvent par les Gallo-Romains avec Apollon).

Le nom même des lieux, Mané-Guen, c'est-à-dire Tertre Blanc, Mont-Blanc, évoque l'idée de lumière. Mais là se pose une délicate question qui n'est pas près d'être résolue. En effet, il semble y avoir un rapport entre le nom de Guenin et du Mané-Guen. Il existait une chapelle, à cent mètres du bourg, qui était dédiée à un certain Saint Guen, de même que l'église paroissiale est sous le vocable de Saint-Guenin. Or, ce n'est pas un sacrilège de le dire, l'existence des saints bretons en général est plus que douteuse. L'exemple de Saint-Goazec est significatif : il s'agit en réalité d'une déformation de san hoazec qui signifie simplement "vallée des ruisseaux". On nous dit que Saint Guenin aurait été évêque de Vannes au VIII^e siècle, ce qui est totalement aberrant : l'évêché de Vannes au VIII^e siècle était aux mains des Francs de l'archevêché de Tours, profondément anti-bretons, et on ne voit pas ce qu'aurait fait un breton sur le siège épiscopal qui a été le plus longtemps l'instrument de la pousse franque en Armorique.

Quant à Saint-Guen, son existence est tout aussi hypothétique. En vérité, mieux vaut rechercher dans les traditions des Bretons insulaires, car la paroisse de Guenin est l'une des plus anciennes, son nom (nom propre qui n'est pas précédé de saint, ni de plon, ni de loc, ni de lan) le prouve, et par conséquent ceux qui l'ont fondée venaient juste de débarquer de l'île de Bretagne. Et précisément, il existe dans la tradition galloise ancienne - qui est la même que la nôtre - un personnage légendaire du nom de Gwynn Hen (Gwynn le Vieux) qui paraît bien avoir donné son nom suivi de l'épithète à Guenin, et son nom seul au Mané-Guen. Ce personnage est l'équivalent du Finn irlandais (le fameux Fingal père d'Ossian) dont le nom signifie "blanc" "beau". De plus la tradition galloise, reprise dans les romans de la Table-Ronde, donne à ce Gwynn, fils de Nudd (le dieu gaulois Nodens), un frère célèbre au pays de Galles et dans les romans de Chrétien de Troyes, et ce frère, chevalier du roi Arthur, c'est Ederne dont le nom se retrouve dans deux paroisses de Cornouaille, Ederne et Lannodern.

Nous sommes évidemment en pleine hypothèse. Mais l'antiquité de Guénin ne peut s'expliquer que par deux côtés : la connaissance approfondie du site préhistorique, gaulois et gallo-romain d'une part, et la relation avec la tradition galloise, la paroisse ayant été nécessairement fondée par des immigrants venus du Pays de Galles; la présence d'une chapelle de Saint-Cado (le Cattawg gallois) à Téléné, transférée ensuite à Coët-Coët, ainsi que la statue de St-Chamaliar, dit St-Adubon ou St-Diboen (encore un gallois), semblent l'indiquer. De plus, le pardon des porcolets à Saint-Nicodème, saint qui est surtout prié pour les chevaux et les bêtes à cornes, se réfère à une tradition nettement galloise et qu'on retrouve dans différents textes anciens de nos frères d'Outre-Manche.

Voici, en tous cas, qui devrait inciter les recherches. Le "mystère" de Guénin et du Mané-Guen, une fois éclairci, nous aurons sans doute une connaissance plus approfondie de cette région qui fut aux limites méridionales de la grande énigmatique Forêt de Brocéliande.

Jean MARKALE

(Extrait du n°1 de "Dason-er-Mané-Guen")

EXTRAIT DE "BROCELIANDE OU LA FORET BRETONNE"

Que penser, par exemple de quelque chose qui vous est plus particulièrement cher, le MANÉ-GUEN. Ce tertre étrange, à la fois sanctuaire depuis l'époque néolithique, poste de guet à l'époque gauloise, et qui porte un nom qui est vraiment difficile à interpréter : s'agit-il du mont blanc, ou du souvenir d'un ancien Dieu du Panthéon Celtique (Gwynn fils de Mudd) que nous trouvons au Pays de Galles dans les traditions Arthuriennes, que nous reconnaissons dans le héros irlandais Einn Mac Cumall, père d'Ossian, que Mac Person, à la fin du 18^e siècle, chanta pour toute l'Europe sous le nom de Fingal.

A vrai dire, je ne crois pas du tout à l'existence d'un saint Guen. D'abord, la plupart des saints bretons, je m'excuse, sont des personnages mythologiques ou tout simplement chefs politiques et spirituels des émigrés bretons, qui fondèrent les premiers "plou" et les premiers "lan", et c'est tout. Il faut remarquer d'ailleurs qu'ils viennent tous de Grande-Bretagne et d'Irlande, ce qui est assez significatif. Saint-Guen semble bien être l'aspect christianisé de Gwynn, encore une fois, c'est mon hypothèse personnelle, d'autant plus que les Gallois ont transformé l'ancien dieu celtique.

Les Gallois ont transformé le dieu celtique Gwynn en gardien de l'enfer chrétien. Là encore, nous rencontrons le thème de l'"Autre Monde". Il est possible aussi que le Mané-Guen soit le Mont de la Lumière, comme d'ailleurs la colline de Bréholo, en pleine forêt de Paimpont, au dessus du Val sans Retour. Guen pouvant être interprété en ce moment-là comme étant blanc, brillant. Le fait de trouver une chapelle dédiée à Saint-Michel, dans les environs immédiats de ce tertre, prouve qu'il y avait là un sanctuaire dédié au Dieu solaire, quel qu'il soit. Car, Saint Michel, l'archange lumineux, le vainqueur du Dragon, Dragon étant le symbole de la terre et des ténèbres, saint Michel n'a fait que remplacer partout à l'époque chrétienne les dieux gréco-latins Apollon et Mercure, par exemple à Saint-Michel-de-Brasparts, ainsi que le dieu solaire gaulois Bel ou Belénos qui signifie, à proprement parler, "le brillant".

Jean MARKALE

(Extrait du n°1 "Les Cahiers du Pays de Baud")

GUENIN

GUENIN, dans le canton de BAUD, occupe à peu près au centre géographique du Morbihan un territoire de 2 871 hectares remarquablement bosselé, baigné par l'Evel, ce gros affluent du Blavet qui semble prendre plaisir à se promener dans un décor fleuri et tourmenté.

La population qui dépassait les 2 000 habitants au début du siècle s'est réduite aux environs de 1 600, soit un chiffre inférieur à celui de la fin du XVIII^e siècle ou J.B. Ogée signalait 1 700 âmes. Les écarts sont au nombre de 107. Le plus considérable par la population porte le nom curieux et devenu populaire de COET-COET. Il a pris les proportions d'un petit bourg à six kilomètres dans le Sud-Est du chef-lieu. Faute de connaître des formes anciennes, on est venu à supposer une altération pittoresque de COH-COET, ou le vieux bois. Signalons à TENUËL des moulins et un manoir qui rappellent la présence de la principale seigneurie du pays, celle de THENEVEL dont le nom a peu évolué : il se traduit exactement par "vallée de l'Evel" (TENO-EVEL). On retrouve TENO en un lieu-dit aujourd'hui SAINT-ENO mais qui s'écrivait encore au siècle dernier SAINT-TENO qu'on traduirait par "saint vallon". On ne connaît pas de saint de ce nom en Bretagne. Au pays de Galles, on signale par contre une sainte TENEW ou TONEU mère de SAINT KENTIGERN. Mais dans le cas présent il s'agit non pas d'un culte donné, mais d'une expression géographique avec SAN dans un tout autre sens que SAINT.

LANGROIX (la Vraie-Croix) à 3 500 mètres au Nord-Est du bourg a été selon toute probabilité une dépendance des Chevaliers de Malte, et peut-être aussi KERGROIX à 2 kilomètres dans l'Est.

BEDIVY à 2 kilomètres dans l'Ouest et TALBEDIVY à 4 kilomètres également dans l'Ouest sollicitent l'attention. L'un se traduit littéralement par "Tombeau d'IVY" et l'autre par "Auprès du Tombeau d'IVY". Y a-t-il un rapport avec le moine qui a donné son nom à Pontivy? Les textes sont muets en ce qui concerne la question, mais la référence toponymique est à retenir.

LEHENVAUD au lieu de LENVAUD signifie le Vieux Baud.

Guénin tire orgueil de son MANÉ-GUEN, son "Mont-Blanc" dont le double mamelon à pente abrupte domine un immense panorama, et dont le profil est impressionnant. Il a dû être un haut-lieu de la préhistoire. La présence d'une chapelle Saint-Michel sur la crête principale fait supposer l'existence antérieure de l'un de ces tumuli dont on pensait qu'ils abritaient un dieu souterrain, symbole de cette puissance infernale à laquelle s'est imposée le prince des hauteurs. Au flanc du mont, dans un bosquet se dresse la belle chapelle de Notre-Dame du Mané-Guen, centre de l'un de nos grands pèlerinages de naguère.

Mais il y a en Guénin d'autres chapelles, celle modeste de Saint-Cado, celle plus remarquable de Saint-Nicodème qui se confond ici avec le nom d'un village dit SAINT-CODENNEC, par l'effet curieux de la prononciation populaire. Il existait autrefois une chapelle à Keralbaud (trois ou quatre statues ont été brûlées pendant la guerre 40 à 45). Si Saint-Teno ne possédait pas de chapelle, il y a tout lieu de croire qu'il en existait une à Bédivy, dédiée à Saint Devy ou peut-être Saint-Ivy. (Nous avons les lieux-dits : Bedevy, Tal-Bedevy, Coët-Bedevy et Kerfetan).

Notons encore un lieu-dit SAINT-GUEN auquel on suppose un rapport avec SAINT-GUENIN, qui est le patron éponyme de la paroisse. Il n'y a donc pas ici de problème d'étymologie. Les formes anciennes connues GUININ en 1387 et GUIGNIN en 1422 (chapitre de Vannes), GUYNIN en 1482 (Abbaye de Lanvaux) reflètent sensiblement la prononciation locale.

L'église paroissiale construite en 1773 est du style froid et nu qui caractérise le XVIII^e siècle. Rappelons que Saint Guénin figure au catalogue des évêques de Vannes. On situe sa mort en l'an 622, certainement un 19 août, car on a fait constamment mention de lui ce jour-là.

C'est le même que l'on honore à LOCCQUINEN en Plouhinec. Les seigneurs de Malestroit le réclamaient au nombre de leurs ancêtres.

Au Pays de Galles, il y a aussi un SAINT GWYNLLI dont la fête au LLAN-DYGWYLLIN de Carnarvon était indiquée le 31 décembre.

QUISTINIC

QUISTINIC diffère sensiblement quant au décor des autres communes du canton de Plouay. Elle est en position de commander la rive droite du Blavet à mi-chemin de sa course vers la mer. Ici, les sites pittoresques foisonnent. Ils ont été appréciés même des Templiers qui eurent un établissement en ces lieux; il y a un lieu-dit Le Temple et une chapelle Saint-Jean. Autres chapelles mémorables celles de Saint-Mathurin (pèlerinage célèbre) et de Locmaria.

Mais venons-en au nom même de Quistinic : KISTINIC BLAGUET (pour Blavet) en 1160 d'après l'historien Dom Morice; QUISTINIC en en 1387. Il apparaît ainsi qu'à un détail d'écriture près il n'y a pas de doute sur le vocable.

Il est admis comme un dérivé de KISTEN, châtaignes qu'on prononce par endroits KESTEN. Il y aurait donc à l'origine une châtaigneraie.

SAINT-BARTHELEMY

Saint-Barthélemy a dépendu de Baud jusqu'au siècle dernier. L'émancipation communale date de 1867; l'émancipation paroissiale de 1871. La commune couvre 2 192 hectares. La population, environ 1 400 habitants, s'est réduite d'un quart depuis trente ans. Les écarts sont au nombre de 92.

Il n'y a pas ici de problème d'étymologie. Retenons que le patron de la paroisse est aussi le titulaire de l'église de SULNIAC, et qu'il a des chapelles en Grand-Champs, Mostang, Plescop, Pleucadeuc. Il y en eut une à Rochefort-en-Terre. La popularité de cet apôtre est également attestée par de nombreuses statues. La prononciation populaire est BATELME. (On dit BERTELAME)

L'église paroissiale de style néogothique a été construite en 1891 à la place de l'ancienne chapelle tréviiale. Citons par ailleurs les chapelles Saint-Fiacre, Saint-Corentin, Saint-Guen, Saint-Thuriau, et surtout Saint-Adrien, au bord du Blavet. Ce sanctuaire édifié en bas du coteau est d'une architecture intéressante, et offre des détails curieux, notamment une fontaine intérieure aujourd'hui recouverte d'une dalle. Il y a une autre fontaine avec calvaire à l'extérieur. On attribue la fondation aux Templiers. Le voisinage de la chapelle dédiée au moine hospitalier Saint Fiacre témoigne tout au moins de la présence en ces lieux des Chevaliers de Malte. Il est possible qu'ils aient succédé aux Templiers.

(Texte de Pierre Madec dans "La Liberté du Morbihan")

MELRAND

MELRAND, importante commune du canton de Baud dans un paysage accidenté offre une personnalité attachante à bien des égards qui mériterait une monographie détaillée.

Mais notre objet est ici de nous en tenir aux origines. La forme la plus ancienne du vocable nous est donnée par le Cartulaire de Redon qui dans un acte de 1125 fait état de MELRAN parrochia. Par la suite, le nom s'adjoint tantôt un T, tantôt un D. On a ainsi MELRANT en 1273, MELRAND en 1427, puis curieusement MERLERANT en 1467 d'après les archives des Rohan, MELRANT en 1514, MELRAN en 1536, puis la forme actuelle.

L'explication logique nous vient de la première forme qui doit se décomposer MEL et RAN, MEL est selon toute probabilité pour SAINT MELOIR qui était signalé encore en 1596 comme étant le patron de la paroisse, actuellement sous le patronage de Saint-Pierre. La chose n'a rien d'étonnant, car nous avons dans le voisinage immédiat SAINT MELIAU comme patron éponyme de Pluméliau. MELIAU était un des premiers princes de la Cornouaille armoricaine. Il fut assassiné par son frère RIVAOD lequel fit subir le même sort à son fils MELOIR dit aussi MELAR ou MELOR. Associés dans une même tragédie, le père et le fils l'ont été aussi dans la vénération populaire.

RAN ou mieux RANN signifie fraction, partie. RANN-VRO équivaut à province. Ici donc, on aurait au départ une section de territoire vouée à Saint Méloir.

Il serait intéressant de voir comment le culte des deux princes cornouillais martyrs s'est implanté dans cette région pontivyenne, car au plus de Melrand et de Pluméliau, il y eut aussi naguère en Noyal-Pontivy une chapelle Saint Melar. Cette coïncidence mérite attention...

Melrand a un glorieux passé par sa préhistoire, l'occupation romaine, ses chapelles et ses calvaires sculptés, son histoire et ses chants dansés et ses légendes.

Mais quelle est l'étymologie, c'est-à-dire la signification du mot Melrand? Pour la déterminer, il faut tenir compte et de la langue parlée dans le pays, et de l'orthographe du mot dans le cours des siècles. La langue bretonne est la langue usitée à Melrand de temps immémorial. L'orthographe a peu varié. En 1125 on écrivait Melran. Au XV^e et au XVI^e siècles on écrivait tantôt Melrant, Melran ou Melreand.

Nous connaissons la signification de la syllabe "ran" du verbe "rannein" lot, partage, et par extension, territoire. Il nous reste à déterminer le sens de "Mel".

1°) Actuellement, sous le vocable de Saint Pierre, l'église paroissiale se trouve désignée, en 1596, sous le nom d'église de Saint Méloir "Ecclesia Sancti Melorici".

Mel viendrait donc de Meloir, et, Melrand signifierait territoire, pays dédié à Saint Méloir. Ce saint serait le fils de Saint Méliiau qui vivrait vers le VI^e siècle, lequel a donné son nom à la paroisse de Pluméliau. (On trouve également Saint Mellor à Pontivy).

Il est probable que Saint Méloir fut primitivement le titulaire de l'église paroissiale et le patron de la paroisse.

2°) Au Moyen-Age et même longtemps après la Révolution, même pendant la guerre de 1939-1945 à Baud et à Landévant, il y avait un jeu fort en usage dans nos campagnes bretonnes : c'était le jeu de la soule. En breton : "Mel" ou "mellat". Louis Le Goff, ancien fossoyeur, si alerte, et si bon marcheur malgré ses 80 ans passés, était à Melrand un champion de la soule. Vous voyez que les sports n'existent pas d'aujourd'hui.

D'où Melrand pourrait signifier territoire renommé pour le jeu de la soule. Nous avons le village de Lann-Mellat dont le sens ne fait aucun doute.

3°) Selon certaines philologistes, Mel ou Moel signifie guerrier, soldat. Melrand dans ce cas, aurait le sens de territoire donné en partage à un guerrier ou à un gentilhomme.

A notre humble avis, la première explication est la plus vraisemblable, et Melrand signifie territoire de Saint-Méloir.

Quoi qu'il en soit, la paroisse est très ancienne et remonte au VI^e siècle, comme sa voisine Bieuzy. La tradition et les historiens rapportent que Saint-Bieuzy fut martyrisé par un gentilhomme du Château de Quervent (Kerven) en la paroisse de Melrand. Or, le martyre de ce saint eut lieu vers la fin du VI^e siècle.

PLUMELIAU

PLUMELIAU du canton de Baud, offre un territoire remarquablement étendu de 6 772 hectares que traverse l'axe routier AURAY-PONTIVY. La population est d'environ 3 600 habitants, alors qu'il y en avait un millier de plus voici moins de 40 ans. Les écarts sont au nombre de 250. Cette commune a été du moins en bonne partie appréciée depuis longtemps pour la qualité de ses cultures.

Parmi les écarts, relevons d'abord celui de KERVENO. C'est le nom d'une famille aujourd'hui éteinte qui a tenu ici un rôle éminent. Ses représentants qui armaient : "d'azur à dix étoiles d'argent disposées 4,3,2,1" avaient titre de marquis au XVIII^e siècle. On ne doit pas confondre les KERVENO, originaires de MOREAC, dont les armes étaient différentes : "de gueule à trois mâcles d'argent".

Les KERVENO, ont été seigneurs de BAUD, et d'un bon nombre de fiefs, jusqu'en Plumergat. Ils ont été à l'origine de maintes fondations.

Retenons essentiellement la splendide chapelle SAINT-NICODÈME édiflée précisément alors que Louis de KERVENO était recteur de Pluméliau (1537 à 1539), avec l'aide d'un artiste dont les sablières finement sculptées nous ont conservé le nom tant à Saint-Nicolas-des-Baux qu'à Saint-Nicodème. Il se nommait Jean LE LAYEC, de M. réac.

Cette chapelle Saint-Nicodème a été bâtie dans un fond. Elle est curieuse en tous points. Sa tour d'abord carrée, puis octogonale, surmontée d'une flèche à huit pans, ornée de crochets fuses est considérée comme la plus belle du Morbihan (46 mètres de hauteur). Une triple fontaine monumentale dont les trois niches sont vouées à Saint Nicodème, SAINT ABIBON et SAINT GANALIEL, à gauche du portail occidental, est d'une décoration riche qui en fait une merveille du genre. Il n'y a pas mieux en Bretagne. On ne saurait décrire le détail de cet ensemble mais on se doit de rappeler qu'il y eut ici un très grand pardon dont de nombreux auteurs ont produit des

récits ultra-pittoresques. Il en reste à peine le souvenir...

Tout près de là, au bord de la route conduisant à Saint-Nicolas, il y avait une chapelle Sainte-Anne du Cloître, autre produit des libéralités des Kerveno. Le "Cloître" est une interprétation fantaisiste supposant un retranchement très ancien. Cette chapelle également fort jolie a été démontée pierre par pierre, il y a quelques années, pour être remontée dans le parc du château de Pontcallec en Berné, qui est devenu un orphelinat.

Autre fondation des Kerveno, avec la contribution artistique de Jean LE LAYEC, la chapelle Saint-Nicolas-des-Eaux, d'une fine architecture, avec une fontaine moins chargée qui rappelle néanmoins celle de Saint-Nicodème. Elle était chapelle tréviale et le siège d'un prieuré relevant de Saint-Gildas-de-Rhuys avant d'être une église paroissiale. Elle est l'ornement de Saint-Nicolas-des-Eaux qui est, en outre, sur le Blavet le plus joli port fluvial du Morbihan, en contrebas de l'imposante masse du prestigieux CASTENNEC.

On voit par là que Pluméliau peut s'enorgueillir d'un patrimoine historique et artistique de tout premier ordre. Encore faudrait-il citer la chapelle et le calvaire Saint-Hilaire (un carrefour), la chapelle Saint-Claude, une Madeleine, une chapelle Saint-Eutrope à La Ferrière où avait lieu un pardon célèbre sous le nom de "Pardon ferré".

Cinq Cosquer, deux fontaines, et d'autres vocables mériteraient qu'on s'y arrête pour évoquer l'occupation romaine et même des temps antérieurs.

Venons en à l'église paroissiale, solide édifice mais de ton assez froid qui a été édifiée à la fin du XVIII^e siècle, avec une tour imposante.

Elle est sous le vocable de SAINT MELIAU qui a donné son nom à ce PLOU auquel on doit accorder une origine remontant pour le moins au IX^e siècle.

Rappelons que SAINT MELIAU était un prince de Cornouaille que son frère RIVAOD jugeait trop doux et trop religieux pour faire de la politique.

Il en fit un martyr, et il martyrisa aussi son jeune fils MELAR.

Le culte de Saint Mélicou et de Saint Melar est venu on ne sait comment dans la région de Pontivy et SAINT MELAR semble bien avoir été le patron initial de MELRAND.

LANGUIDIC

LANGUIDIC avec ses 10 492 hectares est la commune la plus vaste du Morbihan, et l'une des plus peuplées, environ 8 000 habitants repartis entre le bourg central et 349 écarts, parmi lesquels KERGON N et TREMAURAY offrent l'aspect de bourgades, sans oublier l'importante concentration de LANVUR à proximité du siège communal.

L'église paroissiale est sous le patronage de Saint Pierre. Elle a pour voisine la chapelle N.-D. des Fleurs, précieux joyau de l'art gothique. Ici plane le souvenir de SAINT AUBIN, illustre évêque d'Angers, qu'une tradition tenace fait maître au village de SPINEFORT et dont le culte s'est maintenu dans la région, notamment à Pont-Scorff. Les seigneurs de SPINEFORT qui ont tenu une bonne place dans l'histoire notamment au XIV^e siècle le réclamaient comme aïeul.

Pour Languidic, on rencontre des formes anciennes très intéressantes : LANKINTIC eleemosina en 1160 selon Dom Morice, LANGUINDIC en 1291 et LAN-GUENDIC en 1399 (Abbaye de la joie).

On a donc au départ un LANI, soit un établissement religieux sous le vocable d'un saint oublié aujourd'hui mais dont le nom a été prononcé ici KENEDIG (contracté en KINTIC? GUINDIC? GUENDIC, puis GUIDIC).

Dans KENEDIG, il y a KENED qui signifie bois (un bois taillis de préférence) Il n'est plus guère en usage dans le vocabulaire courant mais il se rencontre dans une foule de toponymes tels : QUENECAH, QUENGO, QUENHOUE, COET-QUENNEC, et on le devine dans le nom d'un château de Grand COET-CANDEC qui doit s'entendre COET-KENEDEK. Or il y eut un saint ermite du Pays de Galles qui vécut 18 ans dans la sauvage solitude de l'île WERY, d'où vint qu'on l'appela l'homme des bois : soit CYMIDR (prononcez KENEDEK ou KENEDEK). Ce dernier se dit d'un bûcheron en breton. Le nom du saint est le correspondant de l'irlandais KENNEDY devenu chez nous selon les endroits KINTIC comme à Languidic, QUIDY en Saint-Caradec (G.D.N.), en Plumelin, et qu'on retrouve dans le LOQUIDY de Locmarisquer. Ajoutons pour conclure la démonstration qu'il subsiste un lieu-dit SAINT-QUEINDIC en Plenevez-du-Faou, et qu'il y a en Cast une chapelle SAINT-KINIDIC auquel on a bizarrément substitué... Saint Geniste. On voit par là que le Saint éponyme de Languidic a été très populaire des deux côtés de la mer, en un temps où l'on avait encore le souvenir tout frais d'un fils de roi, écarté par les siens des honneurs de ce monde, mais qui parvint néanmoins à la gloire en menant une existence d'une austérité effrayante et d'autant plus exemplaire.

PLUMELIN

La commune de PLUMELIN dans le canton de Locminé, à mi-chemin de BAUD, s'étend sur une surface de 3 131 hectares, avec une population d'environ 2 300 habitants et 132 écarts.

Une voie romaine y passait de Sud-Est vers Nord-Ouest, et l'on observait encore au siècle dernier deux retranchements à 1 500 mètres au Nord-Est de cette voie, dans la lande dite de la Ferrière, ainsi appelée parce qu'il y avait là une mine de fer. Malgré son importance relative, elle a cessé d'être exploitée.

A proximité, au village du BOT-COET, au bord de la route de Locminé, une grange a recelé deux étranges statues qui avaient tenu longtemps compagnie à la Venus de Quinipily, près de Baud. Elles ont beaucoup occupé le monde savant. Certains y ont vu un OCMIOS ou Hercule gaulois. En fait il s'agissait vraisemblablement de statues sculptées à la demande des comtes de Lannion, seigneurs de Quinipily, pour décorer leur curieux parc. Depuis lors, la famille de Langle propriétaire des lieux a fait déménager les deux personnalités pour les tenir à l'écart d'une curiosité souvent intempestive. On avait fini par les prendre pour des saints.

Dans la toponymie de Plumelin on relève par ailleurs des vocables témoignant d'une remarquable antiquité tels : KERMOURS où il y eut sans doute une ou des tombelles comme au Bono et à Belz; GOLLIER ou ancienne place (GOHLEUR); GOLIDEC, GOWEZO, COSQUER, où la présence du mot "vieux" justifie l'attention; CLEZIO qui évoque un retranchement et nous en passons.

Notons encore un CLAUDY ou Maison des Helades, en rapport sans doute avec les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem -- (Chevaliers de Malte) qui avaient une chapelle d'autre part à Saint-Jean-du-Poteau. L'édifice actuel est du XVIII^e siècle. Ils avaient peut-être une autre dépendance au lieu-dit KERJEAN.

A trois kilomètres, au Sud-Ouest du bourg, se trouvent le village et la chapelle de SAINT-QUIDY, alias KIDIC, saint éponyme de Languidic et probable "cousin" des KENNEDY issus d'Irlande et des "KEREC'H DU" que l'on rencontre encore parfois chez nous.

Sur ce même territoire, s'est fixée la grande et influente communauté-mère des Filles de Kermaria.

On a gardé à Plumelin le souvenir du Père MAUNOIR, l'illustre et ardent prédicateur. Il y prêcha une grande mission vers 1663.

L'église paroissiale du XVI^e siècle avait été refaite en 1744, en forme de croix latine. Le croisillon Sud a conservé son caractère flamboyant. Elle est sous le vocable de SAINT-BELAÏME évêque de Rennes qui paraît avoir été substitué au saint éponyme quand, après les invasions normandes, on a perdu le souvenir de ce dernier.

On ne sait d'ailleurs pas grand'chose de ce SAINT-BELAÏME, que l'on retrouve au PLUMELIEN de KERVIGNAC, au PLOMELIN des environs de Quimper, et que Jh. Loth croit reconnaître dans le SAINT-BELAÏME alias MESLAN (écriture actuelle) de LANVENEGEN. Notre celtisant guéménéois admet en outre qu'il s'identifie probablement à Saint-Meren que l'on relève en Locmeren de Grand-Champ et à l'origine de Ploeren. Au Pays de Galles, on le connaît sous le nom de MERYN.

On allait oublier de signaler que La Chapelle-Neuve avec sa belle église N.D. de la Fosse a dépendu autrefois de Plumelin.

--:--:--:--

P.M.

Dépôt légal : 4^eme trimestre 1971

Directeur de la publication :

Henri MAHO -- La Madeleine -- BAUD

PLUVIGNER

PLUVIGNER, sur le grand axe Nord-Sud du Morbihan (Pontivy, Auray, Quiberon) a rang de chef-lieu de canton lequel apparaît comme une clef ouvrant sur les mystères de cet ensemble de hauteurs, de ravins, de bois et de landes longtemps inextricables, que l'on appelle les Landes de Lanvaux.

Le territoire communal est l'un des plus considérables du Morbihan : 8 265 hectares. La population excède de peu 4 000 habitants. Les écarts sont au nombre de 265. Remarquablement nombreux sont ceux qui sont marqués par des vestiges d'un très lointain passé.

Au siècle dernier, l'archiviste ROZMISWEIG signalait encore des restes de retranchements avec des parapets élevés au Sud de Kerbernard, et un retranchement elliptique à 250 mètres du même village au bord de la route de Baud, un retranchement circulaire dit TOUREL-KERCHEREU près de KERCHERO, un retranchement ruiné à KERVIC, un retranchement avec apparence de tourelle dans la lande de Kerroc dit TOUREL LAVADÉC, un retranchement circulaire au Nord du Moustoir, une motte présumée féodale à COLT-MAGOER, dite aussi ET DOUREL, des ruines de fortifications à Castellio et à COH-CASTEL.

De cette lointaine époque portent aussi témoignage les deux Cosquer, le Cosquéric, le Cosquer, le GOLLER (GOHLER), KERCLAIR anciennement KERCAER, KER'ECHEN (vestige en forme de dé?), TRELECAN et les divers MORREN que l'on relève au cadastre.

Peut-être certaines fortifications étaient-elles antérieures ou postérieures aux Romains, mais ceux-ci ont certainement très fortement occupé le pays. Pour l'avoir truffé d'autant de points d'appui et de contrôle, on peut supposer que le "maquis" des Landes de Lanvaux et ses insaisissables rebelles devaient leur causer des soucis permanents. Si l'histoire ne le dit pas, la toponymie est là pour le faire comprendre.

Il faudrait s'arrêter aussi et assez longuement sur le nombre des seigneuries d'importances diverses. Contentons-nous d'une énumération sans doute approximative : BOTVINO, La Croix-Jégado, La Haie, Kerbestard, Kergroix et Kerjean (sans doute deux dépendances des Chevaliers de Malte), K'LOIS (auquel nom s'attache le souvenir de Pierre de Kériolet), KERONIC, KERROUX, Keryagune-Saint-Guy, Kerdavid-Duchentil (Kerdavid les Messieurs), KERREZAN-Brigitte, Loguiviec.

On ne s'étonne pas non plus de rencontrer au cours des siècles beaucoup de chapelles : Saint-Fiacre à Trelécan (probable dépendance des Chevaliers de Malte qui honoraient St Fiacre comme moine hospitalier), N.-D. de Miséricorde à KERVIEU chère à Kériolet, Saint Goal au Minio, La Trinité au Moustoir dont l'origine remonte probablement aux Templiers, Saint-Trémeur à Treffer, Saint-Colomban au lieu-dit Saint Guennél, Sainte Brigitte à Kerezan (et non Kérian comme on écrit aujourd'hui), Saint-Adrien et Saint Michel au bourg d'où le nom de la place centrale, Saint-Mériadec, Sainte-Madeleine. Celle-ci desservait une importante maladerie, et les descendants des "KAKOUZ" eurent beaucoup à souffrir du reste de la population. La chronique nous a laissé à ce sujet des récits horribles.

Et il y a le cas de Saint Guyon ainsi appelé d'après la prononciation bretonne de Guy. Curieux qu'on rencontre tellement ce saint-là en Pluvigner : KERGUY, KERIHUEL, Saint-Guy, KERIVAUT-Saint-Guy, KERVIEU-Saint-Guy et autrefois KERIAGUNC-Saint-Guy. On est enclin à établir un rapport avec le saint éponyme de LOGUIVIEC (LOC-YVIEC) à 2 kilomètres au Sud-Est de Pluvigner.

La consonance (Guiviec) a dû conduire à l'adoption de SAINT GUY, lorsque le bon SAINT YVIEC fut oublié. C'était un moine de chez nous qui s'en fut mourir en Grande-Bretagne (tiens! comme Saint Guigner le patron de la paroisse!) et il a été honoré longtemps en un lieu nommé VILTON. Possible qu'il ait tenu ici un grand rôle. La toponymie nous parle aussi de Saint-Julien, l'Hospitalier sans doute, puis d'un SAINT DERVEN, ou plutôt SAINT ERVEN qui serait le SAINT ERWYN de nos cousins GALLOIS. Et il y a encore un SAINT VARY, mais d'une sainteté plus que douteuse car on le trouve écrit VARICQ autrefois. Cela sent au moins le sobriquet.

On n'aurait garde d'oublier Saint-Bieuzy, patron de la paroisse de BIEUZY-LANVAUX, où l'on garde le souvenir du martyr qui s'est caché ici pour échapper à ses bourreaux avant d'aller mourir à Rhuy aux pieds de Saint Gildas.

Venons-en au chef-lieu. L'église paroissiale a conservé de la construction primitive un porche sud aux reliefs curieux qui date du XIV^e siècle. Elle a subi des restaurations au XVI^e et au XVII^e siècles puis a été refaite à peu près entièrement à la fin du siècle dernier tout en gardant son grand clocher de 1781.

Cette église faisait, il n'y a pas encore longtemps un ensemble de belle allure avec la chapelle N-D. des ORTIES, centre d'un pèlerinage très suivi, qui la flanquait au midi. On n'a malheureusement pas su garder ce charmant sanctuaire dont la disparition a dû faire frémir les mânes des générations trépassées.

Pour Pluvigner, on rencontre quelques formes anciennes : FLEGUINIER (1259 Abbaye de Lanvaux) ; PLEUVINGNER (1327, Preuves de Dom Morice). La prononciation locale est Pleuignér. Il s'agit comme personne n'en doute, du PLOU ou paroisse de SAINT-GUIGNER, que l'on trouve écrit ailleurs GWENAR ou VINNIER. Certains ont tenté de l'identifier à l'Irlandais FINGAR. Joseph Loth n'est pas d'accord, pas plus qu'il n'accepte l'identification avec Eguiner de LOC-EGUINER.

En confrontant les traditions d'ici et d'Outre-Manche, on suppose que Guigner, jeune prince chrétien du CORNWALL, est venu en Armorique où il fut bien accueilli. Il retourna chez lui à la mort du roi son père dont il refusa la succession. Ses compagnons et lui furent massacrés sur le chemin du retour par des païens qui auraient été aux ordres du chef saxon HENGIST, selon les uns, d'un seigneur nommé Théodric, selon d'autres. Guigner eut quant à lui la tête tranchée. Il est possible, comme le veut la tradition qu'il ait séjourné à Pluvigner d'où l'origine de son culte, à moins que ce culte n'ait été importé par l'un de ses compagnons. SAINT-YVIEC peut-être?

ETYMOLOGIE DU MOT FLORANGES : Gallo-Romain Floranicum - suffixe : Ancien Gallo-Romain du IV^e - V^e siècle dérivé de AC - Préfixe : peut-être Floridéesse Romaine de la Végétation venant du latin Flos, la fleur a probablement recouvert un nom de déesse gauloise. Jean MARKALE

M. Paul Quentel, Docteur ès lettres, Professeur - Résidence J. Jugan - rue La Pailleur - 35-SAINT-SERVAN; donne les formes les plus anciennes du nom de FLORANGES, apparemment germaniques (chef Florange, Moselle, Floringas en 893, Floringins en 1147).

